

À Tire-d'Ailes



HERVÉ BARGIBANT

Hervé Bargibant

À tire-d'ailes

© Hervé Bargibant, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7036-3

Couverture : Hervé Guyot - Artiste peintre calaisien

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

En cette première moitié du XIX^e siècle; la population française perçoit encore les bouleversements politiques et soubresauts sociaux de la révolution de 1789. En 1815, une ultime coalition a mis fin à l'Empire.

Pendant cette période, les Français assistent au retour de la royauté. Les Bourbons reviennent au pouvoir. Louis XVIII puis Charles X se succèdent pour le grand plaisir des haineux de la Révolution et au grand désespoir des Grognaards et des fervents du Libéralisme. Le peuple commence à prendre conscience du poids du passé, mais se satisfait-il de ce rétablissement ? Il compose avec ce qui se décide à Paris, l'intelligence est là-bas, paraît-il. L'Europe est enfin apaisée, c'est ce qui compte, alors pourquoi pas un roi, si c'est le prix à payer pour avoir la paix. En 1830, Louis Philippe, un non-Bourbon, devient roi des Français. Il finira par tomber, victime de la crise de 1846 et de la révolution qui suivit. Fin de la Royauté en France. La deuxième République puis le Second Empire vont chambouler la vie des Français.

Ce livre s'appuie sur ce chapitre de notre histoire, mais ce que vous allez lire va vous ramener à l'essentiel, à la vie de tous les jours, bien loin des intrigues politiques et des haines. C'est une histoire d'amour que vous allez découvrir, l'histoire d'un couple qui a, parmi ses souhaits les plus chers, le désir de vivre et de prospérer honorablement, sans qu'il n'en coûtât rien à autrui.

Nous irons d'abord à Boulogne-sur-Mer en 1814, un petit y voit la nuit constellée en janvier. En février 1815, nous sommes à Calais, ce n'est pas la saison idéale pour l'éclosion d'une fleur mais une jolie petite y voit le jour en son pittoresque quartier de pêcheurs : le Courgain. Ce livre romance les parcours séparés du garçon et de la fille, puis leurs adolescences respectives et enfin leur rencontre dans ce populaire faubourg maritime qui sera témoin de leur amour.

Les Courguinois de l'époque sont des gens simples, travailleurs, courageux et solidaires. Au cours de la narration, vous côtoierez des personnages, acteurs involontaires issus des recherches historiques de l'auteur. Des traits de caractère et des apparences physiques, certainement non conformes à la réalité, ont été librement imaginés. Les descendants sauront pardonner ce vagabondage créatif.

Tous les personnages cités ont fait l'objet de recherches dans les Archives Départementales ou sur des sites de généalogie, certains ont laissé des traces dans l'histoire locale et nationale.

Les événements locaux ont été relatés en puisant dans les livres, revues et sources officielles consacrés à l'histoire de Calais. Ces sources ont été précieuses pour apprêter ce roman des frises chronologiques historiques, des mœurs et des événements de l'époque.

Utiliser le patois aurait compliqué la lecture et la compréhension pour les pasatoisants. Toutefois, quelques expressions simples s'immiscent dans le texte, elles font l'objet d'une interprétation en bas de page.

Exit l'écriture inclusive, exit l'intelligence artificielle qui n'ont été utilisées à aucun moment pour la rédaction.

C'est une simple histoire d'amour que vous allez découvrir. Il n'y a pas de sang qui coule, pas de lettres anonymes, pas d'estaminets ou de boulangeries braquées, pas de Pascaline piratée, mais beaucoup de sentiments, quelques scènes cocassement audacieuses et des chagrins aussi.

Si vous connaissez Calais, vous allez bien entendu reconnaître les lieux. Si vous ne connaissez pas la cité des Six Bourgeois, l'auteur espère que ce roman populaire vous incitera à découvrir cette ville qui a su garder, malgré les outrages des guerres, un charme certain.

Cherchez bien vos ailes ! Ça y est, vous les avez trouvées ? Alors, déployez-les, maintenant et envolez-vous, À TIRE-D'AILES pour explorer un passé récent, il y a deux siècles seulement. L'histoire se déroule principalement au Courgain, quartier haut en couleur de la ville de Calais, mais on va d'abord faire étape à Boulogne-sur-Mer, un soir de janvier 1814.

1

Boulogne-sur-Mer, mardi 11 janvier 1814, 20 heures

« Aïe ! Elle m'a pincé la peau du bras, en m'habillant sans façon ; elle ne l'a pas fait exprès, évidemment. Elle s'est excusée sans attendre, déposant un délicat bisou guérisseur sur la peau pincée. Maman dit souvent que je suis costaud, alors un costaud ça ne doit pas pleurer, mais je ne peux m'empêcher de chouiner, par principe. Il y a quand même un truc pas normal : Maman est toujours douce et prévenante avec nous, sauf ce soir avec moi. »

« Mais qu'est-ce qui lui prend d'être si pressée ? Ce n'est pas habituel de m'habiller à la veillée. Je ne comprends pas pourquoi elle m'enfile des couches et des couches d'habits, sans prendre le temps de les ajuster. Je gesticule tant que je peux, espérant ainsi lui faire comprendre qu'il faut me déshabiller et me mettre au lit, là, tout de suite. Mes contorsions ne captent pas son attention, elle fait semblant de ne pas me comprendre, pourtant je bouge encore un peu, ça devrait suffire non ? Et où est la fratrie qui braillait encore plus tôt ? Je ne la vois plus et je n'entends plus leur chahut familial. À coup sûr frère et sœur sont déjà au lit, bien plus tôt que d'habitude et bien plus tôt que moi. J'en ai assez, je veux les rejoindre, me coller entre eux, entre leurs chaleurs et leurs odeurs, puis m'endormir, bienheureux. »

« C'est mal parti, si je suis chaudement habillé c'est qu'elle a décidé de sortir, mais moi, à cette heure-ci, je n'ai pas du tout envie d'une balade nocturne. Elle m'a coiffé d'un bonnet violet garni de dentelle noire, de quoi ai-je l'air avec ça ? Ridicule ? Risible probablement, mais sans le reflet d'un miroir c'est difficile de juger. Tant pis, je ne me ferai pas de grimace. »

« Maman prend le gros paquet que je suis sous le bras, puis ouvre un peu l'entrée pour sortir, c'est juste assez pour que trop d'air froid ne pénètre dans la maison. Une fois sur le perron, de sa main libre elle ferme la porte d'un tour de clé. Voilà, on est dehors, j'ai la tête en l'air, je regarde la nuit noire et je suis émerveillé à la vue du ciel constellé. Quelques gros nuages poussés par le vent courent et viennent chahuter les étoiles. Notre sortie impromptue a contrarié d'assoupis oiseaux de mer, désolés de vous déranger ! La gent emplumée

s'envole en raillant, mais reviendra vite nicher sur des restes de paillasses, sur les cordages ou dans les trous à rats, pour sûr qu'ils n'apprécieront pas d'être à nouveau dérangés lors de notre retour à la maison. Voilà, c'est bien joli tout ça, mais c'est gâché par un vent vif et froid qui cingle mon visage et engourdit mes doigts. On descend prudemment les deux marches du perron, je regarde Maman, des larmes perlent dans ses yeux, c'est à cause du vent évidemment. »

« On part de la maison en pressant le pas, puis on chemine cahin-caha dans les rues de la ville basse, les pavés et la boue collante l'obligent à lever le pied. Elle me serre fort contre son corps, mes mains sont collées sur sa poitrine et ma tête repose sur son épaule, je me blottis tout serré contre elle pour me protéger du froid. Elle s'arrête, renifle, s'essuie le nez de sa main libre, reprend son souffle, repart, puis s'arrête de nouveau. Elle va faire demi-tour et nous allons enfin rentrer chez nous. Non, on continue à battre le pavé de plus belle. On longe des maisons faiblement éclairées par des chandelles, leurs lumières chancelantes projettent des formes bizarres dans la rue. Pas de quoi avoir peur, Maman est là, Maman me rassure en me parlant tout bas. Notre solitude intrigue des oiseaux de mer, des couche-tard qui escortent notre virée nocturne et nous accompagnent de leurs cris stridents. Le vent fort ne leur permet pas de planer et les secoue dans tous les sens, moi c'est dans la tête qu'il y a des secousses. Maman ! Il est bien temps de revenir au chaud, c'est bon, j'ai bien pris l'air et j'ai le nez froid, c'est une raison suffisante non ? »

« C'est une rue pas bien pavée, bordée par un long mur d'enceinte, ça monte un peu, c'est pénible pour elle de marcher normalement avec son inerte fardeau. Alors elle avance tout prudemment, maîtrisant chaque pas pour ne pas glisser et ne pas se prendre un gadin en duo. Nous voilà devant un portail, ses deux battants pleins sont fermés, on ne peut donc pas voir ce qu'il y a de l'autre côté, probablement rien de bien intéressant. Je détourne le regard et repose ma tête sur son épaule. J'aperçois dans le pilier gauche, à mi-hauteur, une cavité dans laquelle est inséré un cylindre vertical en bois, on dirait une boîte, oui c'est une boîte ronde ouverte sur une face, ça ressemble à une vilaine grande bouche édentée. Sur le côté et en hauteur, une poignée pendouille attachée à une grosse corde, je ne vois pas à quoi ça peut servir et puis peu m'importe, j'ai bien d'autres choses à penser. C'est sinistre tout ça, Maman, s'il te plaît, rentrons à la maison. »

« Je commence à sérieusement m’impatier, bon, c’est bien, merci pour la promenade et ses compagnons goélants agités, les lumières blafardes et les glissades au pied levé. Hé ! Il faut rentrer maintenant, j’insiste. Elle fait semblant de ne pas me comprendre, son regard est embué et tendre à la fois, elle sanglote, elle hésite, tourne sur elle-même, puis se rapproche de la boîte en bois. Elle m’embrasse sur le front, puis me pose délicatement dans la caisse ronde ; sa main caresse ma joue, elle se lamente, en marmonnant des mots bafouillés, pleurés, des mots qu’elle m’adresse et que je ne saisis pas. Drôle de mise en scène, elle recule, me regarde, puis, des deux mains, fait pivoter la boîte, elle me fait faire un tour de passe-passe magique. Il grince le manège, il tourne, je suis drapé dans une obscurité totale, c’est froid, c’est moi, seul sur une planche et je réapparais par-delà le pilier, côté cour. Le demi-tour n’a duré que quelques secondes et je découvre des bâtiments sinistres ponctués de quelques fenêtres faiblement éclairées, il n’y a ni âme vaillante ni chien qui vive. Je vais bientôt faire un autre demi-tour et retrouver Maman côté rue, il faut refaire tourner le manège maintenant. Qu’est-ce que tu attends ? »

« Ça n’a pas l’air de tourner bien rond, je suis côté cour et j’y reste. Une cloche se met soudain à sonner, voilà, j’ai compris l’utilité de la pendouillante poignée, Maman agite le grelot. Un son aigu et faux se répand partout et ça m’énerve car elle est complètement fêlée la cloche. Il n’y a ni cloche ni rires à la maison, ce sont plus souvent des cris et des pleurs, frère et sœur braillant pour un oui et maintes fois pour un non. Ici, je dois supporter un gémissant tintement, c’est irritant. La cloche s’arrête de sonner, seul un feulement continu persiste, il s’estompe petit à petit puis finalement s’éteint. »

« Elle part, je perçois ses pas qui martèlent le pavé. Sans moi, elle va se perdre dans la nuit, c’est sûr, et elle aura peur aussi. Autour c’est le silence à peine troublé par les pleurs lointains des goélants. Je ne suis pas bien, mais je ne braille pas, pas encore mais ça va venir, je le sens. »

Il gèle à pierre fendre, l’heure tardive et un froid à ne pas mettre un quelconque volatile dehors, n’incitent guère les habitants à sortir. Deux femmes vont combler ce vide glacial, elles sont sur le même côté de la rue et sont destinées à se croiser. L’une descend d’un pas maladroit, le dos courbé, les yeux rivés aux pavés, l’autre monte avec un paquet dans les bras. S’arrêter un instant, se rapprocher pour se parler entre inconnues, ce n’est pas vraiment le moment pour échanger ses peines et ses misères, mais la misère attire la misère, c’est

comme ça. Alors c'est un tête-à-tête furtif, avec les nez dans la boue, et des yeux fuyants qui n'osent se regarder.

— J'ai entendu la cloche. Toi, tu reviens du tour¹.

Entre deux sanglots, l'abandonneuse ne nie pas l'évidence, elle cherche ses mots et bafouille.

— Oui... j viens de déposer mon dernier, c'est ignoble ce que je viens de faire, Dieu me punira un jour. Je l'aimais tellement ce p'tit... Je l'ai allaité trois mois mais depuis trois jours plus rien et j'ai deux autres grandes bouches à nourrir et je suis seule maintenant, sans ressource et...

— Moi je n'ai pas d'homme...Je devais en avoir un mais...

— Le mien est reparti à la guerre, emmené comme d'autres par la cohorte urbaine, sans lui, on n'est pas grand-chose. Le p'tit profitera bien à l'Hospice.

— Le mien est un pêcheur géniteur menteur qui doit tirer des bords, en enfer peut-être, ou je ne sais où. Ah, il m'en a fait des promesses, surtout celle du mariage, mais plus de nouvelles depuis plus de six mois.

— Mon pauvre homme doit guerroyer quelque part dans l'Est, lui qui a déjà tant donné pour l'Empereur, on n'aura jamais la paix, jamais.

— Je dois vite déposer ce survivant de ma misère, ce n'est pas le moment qu'il attrape la crève, en plus de la drisse.

Deux monologues à se couper, deux détresses à se confier, et des regards qui finissent par se croiser. Les bouches sont tremblantes, la plus menue des deux, celle avec son marmot empaqueté, fond en larmes.

— J'suis trop jeune, j'suis seule, j'peux pas l'élever, j'peux pas...

— Qu'est-ce que tu vas devenir ?

— Sans lui, je peux m'en tirer et je vais tout faire pour m'en sortir, même une malsaine occupation, si tu vois ce que je veux dire.

— Oui, je vois surtout ce que tu veux faire. C'est déplorable, fais pas ça.

— J'm'en fous, je donnerai ainsi aux Boulonnaises une bonne raison de me mépriser.

Ultime cri de rage. L'inconnue part vers l'Hospice, avec son enfant qui geint, elle ne se retourne pas. L'inconnue est une fille du port qui va confier son souffrant à une planche de salut. L'Hospice fera son possible pour s'en occuper comme il faut, elle le pense et suppose que son marmot à la drisse s'en sortira. Elle suppose mal, les chances de survie des nourrissons malades étaient quasiment nulles à l'époque.

« J'entends des pas, puis je perçois quelqu'un qui s'active à tourner la boîte. Plus vite ! Plus vite, Maman vient me sortir de là s'il te plaît ! J'exulte. »

« Un demi-tour et hop, le tour, retour côté rue. J'essaie de gigoter pour exprimer ma joie, mais c'est peine perdue, je suis complètement emberlificoté dans cette enfilade de couches et d'habits, à part un peu les bras, il m'est impossible de bouger, mais j'exulte quand même. »

« Ah...surprise, et pas une bonne en plus, ce n'est pas Maman. Une femme se penche dans la boîte et ne paraît pas du tout étonnée de trouver la place occupée. Elle me pousse délicatement, puis dépose un paquet bien emballé près de moi. Le paquet essaie de remuer et se met à gémir, c'est un second déposé, un laissé délaissé, un comme moi et je prends conscience de ma nouvelle condition : Je suis devenu un enfant abandonné, témoin de mon propre désarroi. La mauvaise femme ne s'embarrasse pas de baisers et de caresses ou de paroles pour le paquet. Elle ne perd pas de temps, la boîte fait un nouveau demi-tour, la cloche infernale est actionnée et puis des pas rapides fuient sur les pavés. Je ne suis plus seul, si le braillou ou la brailloute arrête de se lamenter, je veux bien engager un bout de conversation, je trouverai bien quelque chose à raconter. »

Au cours de cette furtive et hasardeuse rencontre, deux femmes ont échangé leurs détresses et dévoilé leurs peines. Elles ont accompli leurs sordides besognes, affronté la honte de l'abandon après avoir souffert de l'enfantement. Hontes et souffrances, c'est ainsi que la vie va, ici, comme partout ailleurs. Les guerres, les injustices et la misère laissent un nombre considérable d'enfants sur le pavé ou dans des tours. Les Hospices et Hôpitaux font fonction de fourre-tout, malades, éclopés, indigents, les trouvés et les abandonnés, ils sont pleins à craquer d'une marmaille qu'il faut nourrir, éduquer et protéger.